

Humanorium. La foire d'art à ciel ouvert

Jonathan Lamy

Numéro 125, hiver 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/84844ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (imprimé)

1923-2764 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lamy, J. (2017). Compte rendu de [Humanorium. La foire d'art à ciel ouvert].
Inter, (125), 75–77.

a été relayé par les médias de même que la réaction indignée de Jean-Pierre Raynaud. De concert avec leur maire, les radios-poubelles de la capitale ont dépêché des auditeurs afin de célébrer et d'immortaliser ce vandalisme orchestré par la municipalité. Une œuvre disparaît, et c'est de sa destruction qu'on se souvient.

Charles Daudelin était également associé à cet épisode puisque *Dialogue avec l'histoire* a été érigée dans le cadre d'un échange d'œuvres entre deux capitales francophones : Daudelin avait réalisé en contrepartie l'œuvre intitulée *Embâcle* que l'on peut toujours voir à Paris, des dalles de béton surgissant du trottoir, laissant couler des filets d'eau, Place du Québec, dans le sixième arrondissement de la Ville Lumière.

La question de la distinction entre la vie privée de l'homme et l'œuvre publique est cruciale. Au-delà de Jutra, cette question se pose, quoique différemment, pour au moins deux autres cinéastes : Roman Polanski et Woody Allen. Un crime est un crime, et le coupable doit être condamné. Bertrand Cantat du groupe Noir Désir a purgé une peine de sept ans de prison pour le meurtre non prémédité de Marie Trintignant. Une levée de boucliers à Montréal a fait en sorte que cette peine ne suffisait pas à expier sa culpabilité, et Cantat a dû décliner l'invitation que lui avait formulée Wajdi Mouawad pour l'exécution d'une partition musicale dans une de ses pièces.

L'installation de Julie Faubert a eu le mérite non seulement d'adresser la question de la crise de l'espace public résultant de sa confusion avec la vie privée, mais de convier des passants à en débattre sur les lieux mêmes d'une disparition d'œuvre publique. À l'emplacement de *L'homme-caméra* se trouve un trou, que l'herbe envahit ; les feuilles d'automne s'y posent, achevant ce processus d'oubli. ◀

Le déroulement de cette journée a été enregistré sur caméra ; sa captation numérique est disponible au centre d'artistes Studio XX de Montréal : www.secure.studioxx.org/evs/la-table.

Photos : Stéphanie Lagueux.

Martin Nadeau a réalisé une thèse de doctorat en histoire (McGill, 2001) portant sur le rôle de la pratique théâtrale pendant la Révolution française. Il s'intéresse en particulier au théâtre comme espace de résistance face aux tentatives d'instrumentalisation politique, et ce, aussi bien à l'égard de la censure que de la propagande. L'activité intempestive du public dans les nombreuses salles de théâtre à Paris pendant la Révolution a été la clé de voûte de cette résistance. Elle fait de cette pratique culturelle un authentique espace de débat politique immédiat, non médiatisé par les instances représentatives des nombreux gouvernements qui se sont succédés lors de ce moment révolutionnaire. Les travaux de Martin Nadeau ont été publiés sous forme d'articles scientifiques, notamment dans *Les annales historiques de la Révolution française*. L'auteur enseigne actuellement au Département de sociologie de l'Université du Québec à Montréal.



> Jack Burman, *Le musée de la mort*. Photo : Idra Labrie – MNBAQ.

HUMANORIUM LA FOIRE D'ART À CIEL OUVERT

▶ JONATHAN LAMY

Humanorium, l'étrange fête foraine était présentée par EXMURO du 29 juillet au 7 août 2016, dans le parc près du pavillon Pierre-Lassonde du Musée national des beaux-arts du Québec, inauguré un mois plus tôt. D'après une idée originale de Vincent Roy et Ève Cadieux, qui en assumaient le commissariat, cette foire d'art public proposait dix stands comme autant de clins d'œil à l'imaginaire de la fête foraine. Vu de loin, l'ensemble avait l'air d'une activité estivale quelconque, avec ses chapiteaux aux couleurs de cirque. En se rapprochant du site, auquel le public pouvait accéder gratuitement, l'étrangeté festive de l'événement, à l'image du carrousel central imaginé par BGL, se révélait rapidement. Une fois à l'intérieur, comme un enfant dans un parc d'attraction, le spectateur avait inévitablement envie de tout faire en même temps, de tout voir tout de suite. Fallait-il commencer par le carrousel ou se le garder pour la fin comme un dessert ? Procéder comme dans un musée et faire l'expérience des œuvres les unes à la suite des autres, dans l'ordre où elles sont présentées ? Se précipiter vers celles qui piquent davantage sa curiosité ? Ou encore y aller au gré de l'achalandage, puisque la plupart des installations étaient destinées à un petit nombre de personnes à la fois ?

Peu importe la stratégie choisie pour faire le tour des propositions conçues par BGL, Jack Burman, Dgino Cantin, Érick d'Orion, Joan Fontcuberta, Louis Fortier, Diane Landry, lady mcbouth et le Théâtre Rude Ingénierie, sans oublier le stand de tir d'*Humanorium*, nous pouvions parier que le caractère inusité de l'environnement prendrait le dessus sur nos intentions et nos habitudes. Un Mr. Freeze à la main – il faisait drôlement chaud, cette journée-là –, j'ai pris un moment pour saisir l'atmosphère, apprécier l'organisation générale, la présence d'enfants, me défaisant peu à peu de la petite gêne de spectateur bien éduqué que je me gardais pour ne pas entrer dans les chapiteaux avec cet objet sucré et potentiellement collant, mais qui cadrait bien avec l'ambiance foraine de l'événement.

« Zoltar » se tenait dans un présentoir près de l'entrée. Une machine à générer des cadavres exquis se trouvait derrière ce nom digne d'un manège de La Ronde ou d'un grand magicien. Réactualisant le célèbre jeu surréaliste, elle faisait entendre au visiteur, à travers un casque d'écoute, une voix automatisée le gratifiant d'une phrase forcément absurde alors qu'un miroir antique renvoyait au spectateur son reflet amusé. Bricolé avec des jouets et des outils technologiques par le Théâtre Rude Ingénierie, dont le travail a été montré au Mois Multi et qui a notamment collaboré avec L'orchestre d'hommes-orchestres, ce Zoltar rappelait un peu un autre robot littéraire de Québec, Arthy, du collectif finlarmoiement, mais avec des airs de curieux devin.



> Louis Fortier, *La chambre des curiosités II*. Photo : Idra Labrie – MNBAQ.



> Diane Landry, *Le bouclier magique*.



> Dgino Cantin, *La chambre des curiosités*. Photo : Idra Labrie – MNBAQ.

Un chapiteau nous proposait d'ailleurs de lire notre avenir, avec une performance participative intitulée « La pictomancie ». Sous le pseudonyme shakespearien de lady mcbouth, Marie-Claude Bouthillier tirait le public aux cartes avec un jeu qu'elle a inventé pour l'événement. Sans la présence de l'artiste, avec qui il fallait prendre rendez-vous, le dispositif n'avait cependant que peu d'intérêt. Voilà qui était plutôt décevant de la part d'une artiste montréalaise œuvrant principalement en installation. Cela dit, la proposition participait bien de la tension entre le caractère ouvert de la foire et l'intimité que nous pouvions avoir avec les créations présentées. Une des forces d'*Humanorium* consistait d'ailleurs à proposer, sous le couvert de l'art forain et au cœur d'un rassemblement, des îlots de recueillement.

L'installation « Le bouclier magique », créée en 2005 par Diane Landry, cadrerait bien dans cet esprit. Méditative et énigmatique comme le sont souvent ses sculptures utilisant des matériaux du quotidien, celle-ci se composait d'un lit dont les côtés bougeaient lentement, comme si son drap de papier battait des ailes. Environ 200 clés, attachées à la base du lit, tintaient en suivant le mouvement, à la manière d'un carillon, d'une berceuse. Le mécanisme suscitait la curiosité et nous plongeait en même temps dans un univers onirique. Nous voulions savoir comment il fonctionnait tout en rêvant, à la recherche de la clé qui pourrait ouvrir la porte des songes.

Humanorium comprenait deux « Chambres des curiosités », sans lit celles-là, mais elles aussi à mi-chemin entre la sculpture et l'installation. La première, meublée par Dgino Cantin, grouillait d'objets étranges et inquiétants. Parmi les bidules et créatures provenant du royaume de l'insolite se trouvaient un œil sous une cloche de verre, des pieds en cire, des bustes et têtes d'on-ne-sait-quoi, des animaux impossibles en plâtre et en plastique, dont un cochon-panda avec un bras dans le front. La deuxième chambre

des curiosités, signée Louis Fortier, se composait de moulages de résine qui multipliaient la tête de l'artiste en la tordant ou l'étirant de différentes manières pour former une chorale de visages grimaçant en chœur. Disposée sur trois rangées, cette foule de faces grandeur réelle ravissait en quelque sorte le rôle du spectateur qui, entrant seul dans le chapiteau, se retrouvait soudain sur scène pour offrir son malaise en spectacle à ces figures fantomatiques.

Installé dans une roulotte, « Le musée de la mort » de Jack Burman était peuplé de fantômes. Contrairement aux maisons hantées des parcs d'amusement dont le dispositif s'inspirait, les images ne visaient pas à nous faire peur, mais à nous donner réellement à voir la mort. Profondément bouleversantes, les photographies grand format de sa série « The Dead », entamée en 1980, documentaient la mortalité humaine à travers le monde, tant dans sa dimension spirituelle (les rites funéraires) que médicale (les modes de conservation et l'étude de l'anatomie). L'artiste canadien exposait sobrement des cadavres conservés dans le formol, momifiés ou encore tout juste arrivés à la morgue comme s'il immortalisait leur dernier souffle.

Dans une autre roulotte, « Le freak show » de Joan Fontcuberta nous bombardait d'images insolites et dérangelantes, tirées d'Internet et défilant rapidement sur différents écrans. Cette seule pièce de l'événement réservée aux 18 ans et plus investissait volontairement le sensationnalisme et la curiosité morbide des fêtes foraines, son mauvais goût et son côté voyeur, en nous plaçant face à ce que le Web recèle de plus *weird*. Des corps décapités aux modifications corporelles, en passant par des pratiques sexuelles incongrues, des mises en scène de personnes franchement bizarres et des maladies congénitales – et j'en passe –, l'artiste catalan a extrait des bas-fonds du cyberspace un portrait de notre époque implacable et plutôt inquiétant, nous laissant croire qu'il n'y avait pas de limites aux limites à repousser.

Malgré une esthétique du fouillis et de la saturation comparable, « Le petit acousmonium » d'Érick d'Orion ne donnait pour sa part rien à voir,

mais plutôt tout à entendre. Plongée dans le noir complet, l'installation crachait à plein volume des cris, des cliquetis de montagne russe, des cloches, des rires et autres bruits de parcs d'attractions, proposant une expérience sonore extrême de la foire, à vivre en solitaire ou à deux. Un vrai manège pour les oreilles, d'où l'auditeur sortait un peu étourdi, mais avec la satisfaction d'avoir éprouvé des sensations fortes.

Enfin, une fête foraine, tout étrange soit-elle, serait impensable sans un carrousel. Celui concocté par BGL constituait la pièce maîtresse et centrale d'*Humanorium*. Poursuivant le détournement au cœur de cet événement tout en exacerbant son côté ludique, des paniers d'épicerie remplaçaient les chevaux sur lesquels petits et grands s'installent habituellement. Au lieu d'un mécanisme à vapeur ou électrique, « Le carrousel » du trio d'artistes fonctionnait à traction humaine : deux personnes, après l'invitation à prendre place et l'annonce du départ du tour, devaient pousser le manège pour le faire démarrer, ce dernier carburant, pour ainsi dire, au jus de bras. L'aspect souvent clinquant de ce type d'attractions grand public, avec ses dorures et ses miroirs, s'éclipsait ici pour faire place à la froideur impersonnelle du métal, les six paniers étant suspendus à des clôtures de sécurité, elles-mêmes attachées à un lampadaire au centre. Malgré tout ce gris, l'œuvre décrochait assurément un sourire au spectateur.

Nécessairement hétéroclite mais néanmoins cohérent, l'ensemble des propositions réunies par les commissaires Vincent Roy et Ève Cadieux jouait habilement sur les lieux de rencontre possibles entre l'art actuel et l'art forain. Pari réussi : le mélange d'étrangeté, d'un soupçon de morbidité et d'une large part de ludisme, combiné à la qualité artistique des œuvres, a permis de relever le défi. Chaque installation offrait une expérience singulière dans une ambiance générale de bonne humeur – j'ai rarement vu autant de sourires dans un lieu de diffusion de l'art. Sans tomber dans le populisme ou l'enfantin, l'événement, comme le souligne son titre, plaçait l'humain au cœur de l'aventure. J'ai aussi apprécié que tout ait



> Joan Fontcuberta, *Le freak show*.



> Jack Burman, *Le musée de la mort*.

été construit à échelle humaine, dans un esprit *do-it-yourself* rappelant un peu la Plaza Limoilou, aussi conçue par EXMURO, qui fêtera en 2017 ses dix ans d'existence, ou encore les projets d'urbanisme autogéré de Pépinière et Co, qui a réalisé à Montréal le Village au Pied-du-Courant (anciennement le Village éphémère), au pied du pont Jacques-Cartier, ainsi que les Jardinerie, près du stade olympique.

À la différence de ces espaces citoyens créés de toutes pièces, *Humanorium* n'était pas une place publique, mais un événement d'art. Il ne visait pas simplement à mettre sur pied un lieu où il fait bon être, mais surtout à diffuser des œuvres. Préférant l'expression étrange fête foraine à celle d'exposition, les organisateurs ont su imaginer une galerie à ciel ouvert, créant une rencontre entre le design urbain et l'art contemporain, l'urbanisme et l'installation, les passants et les pratiques artistiques. La volonté de repenser l'usage des lieux publics a surtout été mise de l'avant par le design extérieur et l'urbanisme dans les dernières années, qui ont vu se multiplier les terrains de jeu pour citoyens. S'inspirant de cette démarche qui met l'expérience humaine au centre de ses préoccupations, l'art public peut aussi inventer des lieux ouverts qui donnent envie de les fréquenter. ◀

Photos : Renaud Philippe, sauf indication contraire.

Jonathan Lamy est un poète à tout faire. Critique, concepteur, animateur, coordonnateur d'événements, conférencier, traducteur et plus encore, il a fait paraître trois recueils aux Éditions du Noroît, dont *La vie sauve*. Conseiller littéraire pour Mémoire d'Encrier, il est également impliqué dans La rue de la poésie. Sa pratique fait appel à la poésie sonore, à la vidéopoésie et à l'intervention dans l'espace public.



> BGL, *Carrousel*.